

mémoire

Les cahiers d'Afrique du Nord

Plurielle



Scène de genre par M.H.

N°93 – Septembre 2018

cliquer sur un auteur ou un N° de page pour accéder au texte

Sommaire

Éditorial

La Rédaction.....4

Les chemins de mémoire

Les cultures et la culture en Tunisie

Pierre Lafrance.....5

Biographie

Louis Veillot

Annie Krieger-Krynicky..... 24

Les chemins de mémoire

La première garnison de Miliana

Louis Veillot..... 32

Les chemins de mémoire

Note sur l'émigration maltaise en Algérie

Micheline Galley..... 41

Biographie

Horace Vernet – Souvenirs Algériens

Odette Goinard..... 50

Mémoire d'Afrique du Nord

ISSN 2267-7070

Réalisation : Jean-Claude Krynicki et Geoffroy Desvignes

Les articles signés et opinions émises dans la revue n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. Copyright : toute reproduction même partielle, des textes et documents parus dans le présent numéro est soumise à l'autorisation préalable de la rédaction et de l'auteur.

Une contribution volontaire de 10 euros par an est souhaitée des lecteurs intéressés par nos publications. Mémoire d'Afrique du Nord 119 rue de l'Ouest 75014 Paris

www.memoireafriquedunord.net



Éditorial

La Rédaction

Chers amis lecteurs

Nous arrivons à notre trentième version de la revue depuis que nous sommes passés sur Internet. L'indice de consultation marque un attachement de notre lectorat en même temps que l'apparition de nombreux visiteurs étrangers.

Nous poursuivons dans la diversité des sujets, ne privilégiant aucun aspect sur l'autre : artistique avec un parcours inconnu d'Horace Vernet, colon en Algérie, dévoilé par Odette Goinard, ou celui de la littérature historique avec l'exhumation des récits dramatiques ou pittoresques de Louis Veillot, quand il était secrétaire du général Bugeaud, après les débuts difficiles de la conquête. Étude démographique avec un tableau fouillé de l'émigration maltaise en Algérie par Micheline Galley. Nous sommes attachés certes à la recherche de l'insolite ou des faits peu connus mais nous apprécions toujours les souvenirs, comme ceux de Pierre Lafrance, avec les émois musicaux et théâtraux d'un adolescent à Tunis, s'enchantant de la découverte de deux cultures.

Donc, amis lecteurs, à vos plumes !

Le comité de rédaction



Les cultures et la culture en Tunisie

Pierre Lafrance

On sait que, dès avant sa propre naissance, mais surtout dans les mois et années qui la suivent, l'être humain apprend de son entourage, le plus souvent par mère interposée, à aimer, penser, parler, agir. C'est la « culture » qui se traduit par la mise en place de circuits cérébraux et l'éveil de neurones qui sans elle seraient restés en attente.

Il suffit de prêter l'oreille autour de soi pour savoir que la culture n'est pas absorbée aussi paisiblement et goulûment que le lait maternel. Si subtiles que soient les méthodes de persuasion et d'accoutumance, ce qu'elles véhiculent ne plait pas complètement et a d'autant plus de chance d'être accepté qu'il est reçu pour imparfait, critiquable et appelant complément, voire révision. Ainsi n'est-on vraiment soi-même que dans l'insatisfaction d'être soi et l'effort pour devenir autre.

On se libère donc des limites de son identité personnelle ou de l'identité collective à laquelle on se trouve assigné comme être social par un constant effort pour mieux sentir, mieux dire, mieux faire. Bref, on se libère du carcan de la culture par la culture. De là, le plaisir trouvé à la découverte de cultures autres que celles dont on se sent tributaire.

Dans mon enfance, la Tunisie se trouvait en une sorte de carrefour de cultures, et l'on pouvait escompter de ces confluences quelques beaux tourbillons d'activités artistiques et intellectuelles et des échanges d'idées, de techniques, d'arts de vivre et d'arts tout court. Ces tourbillons pouvaient être d'autant plus féconds qu'ils étaient quelque peu raisonnés ou, en d'autres termes, d'autant plus décisifs qu'ils auraient su éviter toute fureur.

Peut-on citer cette Tunisie de mon enfance parmi les lieux privilégiés d'activité culturelle ? On ne saurait le dire, mais le tableau rétrospectif que les mémoires en conservent paraît fort honorable.

Cultures matérielles

Bien sûr, il y avait les cultures matérielles. En ces jours de chaleur me vient à l'esprit l'enchantement du « haleb », ce récipient poreux que l'on exposait sous la fenêtre la plus ombreuse et ventée de l'appartement. L'eau y restait fraîche, même en août. Par ce bienfait que ma mère m'enseignait, je pressentais la parenté du « haleb » avec le halib, le lait et tout un ensemble de notions voisines arabes suggérant l'acte de désaltérer. Il y avait, par ailleurs, le s'men, ce beurre anciennement fondu et ne pouvant plus rancir tout en gardant un goût bien plus prononcé que la zebda ou beurre ordinaire. Tout cela était entré dans ma culture de tunisien français tout comme les tapis de Kairouan et les poteries de Nabeul. Il en est de même de notions françaises, italiennes ou anglo-saxonnes entrant alors dans la culture de tunisiens de souche ancienne. Je songe aux bonboloni, à la ma'karouna et à tout objet excellent, classé « brima » en arabe tunisien. Assez vite, allait venir le shigoum (chewing gum) et la kakakoula...

Théâtre

La culture de distraction et de réflexion allait bon train dans le domaine du théâtre.

Près de la rue du Regard, non loin de celle d'Al Adjamine, quartier où il m'était commode de passer fréquemment, il y avait deux théâtres populaires.

L'un, italien, mettait en mouvement des marionnettes. On l'appelait, si je me souviens bien, Opera de Puppe. Je n'eus guère l'occasion de m'y rendre à mon grand regret. Il fallait bien connaître l'italien, surtout sous sa forme sicilienne. Les héros étaient, pour ce que j'en vis, des chevaliers en armure du XII^{ème} siècle. Ils s'affrontaient par le verbe et le fer en de vieux drames épiques remontant aux temps carolingiens, telles la geste d'Orlando (Roland)

ou celle d'Arturo, plus ancien encore. Il m'arrivait de rencontrer certains de ces chevaliers d'un demi-mètre de hauteur, tenus et mus par de solides ficelles et que l'on emmenait en réparation après un combat, sans doute furieux.

Arabophone, mais d'origine turque était le Karacous, un théâtre d'ombres tirant son nom du héros Kara Göz (œil noir dans la langue d'origine). Je fus malheureusement détourné d'assister à ce spectacle : on me signifia qu'il était indécent pour « un bon petit garçon » de voir ce spectacle réputé « obscène ». Je devais apprendre que le héros en fin de spectacle était récompensé de ses épreuves en étant admis à planter en la femme chèrement désirée un membre de taille peu commune. Bref, le non-dit de la conclusion ordinaire de nos contes de fées était là, très explicite, mais sans doute beaucoup plus décent que nos modernes pornographies...

Le théâtre savant ou théâtre proprement-dit avait un lieu d'élection qui occupait une des positions les plus centrales dans la capitale. C'était le Théâtre Municipal. Son style de la fin du XIX^e siècle s'inspirait de celui du grand palais en plus modeste avec une recherche dans l'arrondi des formes, qui préfigurait le « Modern'style ». Le spectateur y était assis dans un confort à la mesure de ses moyens financiers, comme dans les théâtres parisiens ; il y avait fauteuils d'orchestre, loges et poulailler. Un grand rideau illustré adoucissait l'attente du public en présentant en ce lieu si urbain et raffiné une scène soigneusement peinte évoquant la vie bédouine dans ce qu'elle avait de plus rudimentaire, c'est-à-dire à la fois d'ascétique et d'athlétique. Sur une colline, dominant une ville « orientale », aux murs blancs qui auraient pu être Tunis, des tentes de nomades avaient été dressées. Au tout premier plan, un jeune bédouin vigoureux et à demi-nu levait entre ses mains un bloc de pierre dont il s'apprêtait à battre un instrument de fer qu'un autre bédouin tenait, posé sur une enclume. Tandis que, lors des concerts ou des opéras, s'accordaient les violons, cette musique étrange semblait célébrer la vie libre dont les personnages représentés donnaient l'image. On s'amusait à supputer le parcours de cette fraction de tribu, avant son arrivée sur le djebel el Ahmar ou autre colline surplombant la ville de Tunis.

Venaient ensuite les coups de pilon annonçant l'imminence du spectacle. Le rideau de scène se relevait et laissait la place à un autre rideau, celui-ci en velours rouge, qui s'écartait après les trois coups rituels. Les décors étaient abondants et soignés. Il y avait en particulier un grand salon Louis XV avec des baies vitrées ouvrant sur un jardin à la française. Il y avait aussi une forêt que l'on devinait vaste et impénétrable avec une succession d'arbres aux troncs majestueux et aux feuillages très généreux. Bien d'autres décors pouvaient être mis en place.

La construction de ce théâtre n'avait pas été un geste gratuit d'encouragement à la culture, mais avait répondu à un véritable besoin.

Il existait déjà un théâtre tunisien de langue arabe dont l'une des pièces les plus connues, *As Sudd*, le barrage, traitait avec un sens aigu de l'intérêt dramatique la question du « développement économique ». Son auteur parvenait à montrer à la fois les écueils et la nécessité des grands travaux d'aménagement. Je n'ai malheureusement pu voir de représentation du *Barrage*, faute de connaître suffisamment l'arabe. Ce n'est que plus tard, après le retour de la Tunisie à la complète indépendance, que j'ai vu dans ce même théâtre Oumm Abbas, histoire d'une mère tunisienne sachant multiplier les ruses pour identifier l'assassin de son fils et se venger de lui.

Parmi les amis tunisiens de mon père, il en était qui pratiquaient le théâtre en langue arabe et s'efforçaient de réunir des troupes d'amateurs ayant comme eux le sens et le goût de la scène.

Mon père les écoutait avec d'autant plus d'attention qu'il était un membre très actif et peut-être fondateur de « l'Essor », société artistique et littéraire... selon sa propre présentation d'elle-même. Les membres de l'Essor ne se limitaient pas tous au théâtre ; plusieurs d'entre eux étaient peintres comme le président de la société, le débonnaire, énergique et inventif Alexandre Fichet. L'activité principale de l'Essor se déployait sur la scène du Théâtre Municipal et sur les ondes de Radio Tunis. Il arrivait aux acteurs membres de la société de s'attaquer au grand répertoire tragique grec. Je découvris ainsi dans des archives familiales un peu délaissées des photographies de

personnages en costume antiques. « Ah, oui ! » m'expliqua ma mère, « C'était la représentation d'*Œdipe roi* dans un théâtre romain restauré ». Le répertoire de l'Essor allait donc, comme je devais le découvrir, de Sophocle à Jean Giraudoux et Jules Romain, avec une prédilection pour Molière, Musset et, à la radio, pour des adaptations de nouvelles d'Alphonse Daudet comme l'Arlésienne. Sagement, on évitait les monuments trop imposants et d'accès périlleux comme les pièces de Shakespeare et de Racine.

Je ne vis pas jouer ma mère. Je crois qu'elle abandonna la scène à ma naissance. En ai-je conçu un sentiment de faute ? Guère ! Je crois que mon père et mon frère étaient, plus qu'elle, attirés par l'activité théâtrale alors que ses goûts la portaient vers l'opéra, la musique et les conférences de disciplines diverses. C'est cependant avec elle que j'ai assisté à une représentation très réussie de *Il ne faut jurer de rien*. L'Essor recrutait ses acteurs parmi les professeurs de lycées, collèges et écoles et parmi les speakers de Radio Tunis.

Pendant les années de guerre et de disette, la société fit un effort méritoire pour maintenir à Tunis un certain niveau d'activités culturelles tant sur la scène qu'à la radio. Par ailleurs, il se trouva qu'au temps du régime de Vichy certains grands intellectuels vinrent se retirer à Tunis pour éviter d'avoir à choisir entre la compromission et la persécution. Ce fut le cas d'André Gide que mon frère eut la chance de rencontrer peu avant de partir pour la guerre. Il laissait à tous ses interlocuteurs l'impression d'une immense maîtrise dans la pensée. Est-ce à Tunis qu'il écrivit *Attendu que...*, ses interviews imaginaires ? Après Gide, vint Max Paul Fouchet qui tint une importante rubrique littéraire à Radio Tunis. Rappelons que cette station fut dirigée par Philippe Soupault, un des poètes surréalistes les plus connus.

Après la Libération, de grandes troupes théâtrales traversèrent la Méditerranée par vagues successives. Ce furent principalement la Comédie française, puis les troupes réunies par « les Galas Karsenty », tandis que l'Essor ayant retrouvé tous ses acteurs rentrés du front redoublait d'activités. Il ne se passait donc pas une semaine sans théâtre. Je me rappelle *Andromaque*, *Bérénice*, *Polyeucte*, le *Tartuffe*, et puis, par les Galas Karsenty

s'affirma la prépondérance sartrienne. Le Théâtre Municipal ne suffisait plus ; la salle de cinéma du Colisée fut convertie en scène théâtrale. Il y eut *Les Mains Sales* avec François Perier, puis *Huis clos* et *La Putain Respectueuse*. On eut aussi une belle représentation d'un *Tramway Nommé Désir* de Tennessee Williams avec une excellente distribution et une mise en scène très convaincante.



***Grace encore pour la Terre* de Jules Romain (1939)**

Le service dramatique de Radio Tunis fut animé par une équipe d'acteurs professionnels venus de Paris. Entre eux et ceux de l'Essor, régna une émulation se voulant amicale mais parfois crispée. Le nouveau service était

obligé, pour s'étoffer, de faire appel aux acteurs de l'Essor ou à leur famille. C'est ainsi qu'on m'appela pour jouer devant le micro des rôles d'enfants et d'adolescents. On m'apprit ainsi à « m'exprimer avec naturel », ce qu'on ne peut faire qu'au théâtre et jamais dans la vie courante. J'ai dû oublier la maîtrise des liaisons que j'avais eu tant de mal à acquérir à l'école primaire. Grâce à cette initiation, moi, petit lycéen, j'étais appelé à côtoyer des pensionnaires et même des sociétaires de la Comédie française de passage. C'était la gloire. La troupe fut pendant quelques temps dominée par la personnalité de Samson Fainsilber. Il y eut finalement trop de pièces représentées à Tunis pour que je pusse les voir toutes. Je manquai ainsi *Bobosse*, mais je pus m'esclaffer comme tout le reste du public devant une pièce de Feydeau, fort bien montée : *Feu la mère de Madame*.

C'est à cette époque, à la fin des années quarante, que l'Essor devait s'enrichir du talent d'un acteur tunisien, Saïd Rafiq ; sa diction était parfaite en français comme en arabe.

Je pourrai parler encore longtemps de théâtre mais il y a tout le reste.



La farce de l'aiguille (auteur de l'époque élisabéthaine)

La Musique.

Mes premiers goûts musicaux m'ont porté vers l'Espagne. Ce pays était-il un rassurant trait-d'union entre les deux mondes qui étaient les miens. Notre maître d'école en neuvième nous disait : « Lorsque l'on a franchi les hauts cols des Pyrénées, on descend en pente douce vers un pays qui est comme ici ». La musique espagnole me paraissait exalter la beauté de pays montueux, lumineux et secs.

Peut-être était-ce l'avis de mes parents qui comptaient, dans leur modeste discothèque, entre les chansons de Lucienne Boyer, de Pills et Tabet et de Mireille, quelques morceaux de musique instrumentale et populaire espagnole. Par ailleurs, le son de la guitare m'enchantait. À l'un des premiers concerts de musique symphonique auquel j'assistai, j'entendis la *Symphonie Espagnole* d'Edouard Lalo avec Bilewsky au violon. Mes parents furent amusés par mon visible ravissement devant une œuvre concertante aux rythmes incitant à la danse.

Longtemps, je ne connus la musique que par la radio. Toutefois je m'épris, non loin de l'ancien port de Carthage, des morceaux parfois classiques, souvent légers et toujours chantants, diffusés dans les jardins de l'hôtel Byrsa. Un jour, mon père m'appela auprès du poste de radio et me dit « écoute : cela est trop beau, c'est l'*Ouverture des Maîtres Chanteurs*. Je fus impressionné sans tout à fait comprendre la beauté de ce que j'entendais. Après avoir aimé la musique française de Couperin à Debussy en passant par Massenet, après avoir savouré les pièces de Chopin et de Liszt ainsi que des compositions espagnoles et russes, je décidais de me rendre régulièrement aux concerts de l'orchestre symphonique de Tunis, au Théâtre Municipal. C'est alors que je me suis trouvé brutalement éveillé à la musique allemande.

Je savais déjà par l'orgue de la cathédrale que la sérénité et la gravité de J. S. Bach portées à l'extrême, devenaient extase. Écouter dans une salle l'*Ouverture des Maîtres Chanteurs* me transporta dès les premières retentissantes mesures. Le plus grave allait survenir avec Beethoven. La

cinquième et plus tard la septième devaient me jeter dans de telles émotions que, le lendemain, dimanche sur les stades, mes performances fléchirent. L'épreuve de l'audition passion-née m'avait comme épuisé.

Sur ces entrefaites, les tourne-disques électriques détrônèrent les phonographes à manivelle ; le vinyle sup-planta la bakélite dont les disques envahirent les brocantes. Cela me permis d'apaiser, avec mon argent de poche, une violente fringale de Mozart.

Ainsi surgissait avec mon adolescence le raz-de-marée d'une passion pour la musique, les musiques, toutes les musiques même celles réputées populaires, légères, ou de danse: *Le petit vin blanc*, *La comparsita*, *Besa me mucho*, tout ce qui résonnait dans les cafés et les salles de bal trouvaient écho sur mon harmonica.

Mais qu'en était-il de la musique arabe ? La jeune fille qui tenait un des violons de l'orchestre symphonique et tentait sans grand succès de m'enseigner le solfège me dit gravement qu'il y avait « certainement beaucoup à apprendre de la musique arabe... » Elle m'assura que parmi ses instruments, il en était un, vraiment extraordinaire composé d'une table d'harmonie et de cordes permettant de faire retentir toutes les notes possibles : les dièses, les bémols et les intervalles encore plus subtils. Sa conclusion était qu'il était, tout près de nous, un monde sonore dont nous ne savions que peu de choses.

Pourtant, il suffisait d'écouter les émissions en langue arabe de radio Tunis pour se familiariser avec l'instrument qu'elle avait évoqué : le *qânoun* dont l'équivalent persan est le *santour*. À écouter les soli de *qânoun*, de *oud*, ou luth, de flûte de biais, à écouter les suites orchestrales dont on me disait qu'elles s'appelaient *nouba*, je découvris dans cette musique des sources de ravissement fort voisines de celles venues d'autres parties du monde. Il fallait cependant une initiation préalable. Selon tous nos amis tunisiens, le « fin du fin » en matière musicale relevait de la tradition dite « andalouse » établie sous l'impulsion du grand Ziryab au temps de l'empire Omeyyade d'Occident, puis appelée à un nouvel essor au Maghreb après la « Reconquista ». C'était

de là que venait, nous assurait-on, le plus sublime de la musique arabe. Je crus comprendre que celle-ci consistait en de longs et savants intermèdes ainsi qu'en des accompagnements de poèmes chantés. Deux chanteurs tenaient alors l'affiche dans les milieux musicaux de la capitale : Chafia Rushdi et Ali Riahi. Je n'eus jamais l'occasion de les entendre. Par contre, il y eut une soirée mémorable dans la villa d'un des plus anciens amis tunisiens de mon père, tout au bord de la mer, sur une des plages du nord. Elle fut animée par un artiste aux talents multiples, homme de théâtre, conteur, et surtout chanteur et chef d'orchestre selon la tradition andalouse. Nous comprimes très vite que nous avions affaire à du grand art et fûmes médusés. À notre amusement, les indications de tempo et d'intensité étaient chuchotées en français comme : « doucement, doucement... ». Nous étions émerveillés devant un monde dont nous avions à peine soupçonné la richesse. C'était une sorte de musique de chambre avec une légère prééminence de l'élément vocal et où la mesure était battue avec légèreté au tambour de basque.

Dans les conversations avec l'assistance tunisienne, nous découvrîmes l'étendue de sa culture en musique occidentale et l'indigence de la nôtre en musique arabe. Mon frère s'en avouait plutôt penaud.

Il devait, des mois plus tard, nous dire son engouement pour un morceau composé pour le violon par un auteur arabe contemporain. Il s'appelait « *Pour elle...* » Etait-ce *Laha* ? Il y avait un prélude très gracieux qui ouvrait sur un développement au rythme entraînant, rappelant celui de la habanera. Pour mon frère, c'était miraculeux : cela « ressemblait au *Boléro* de Ravel ». Il n'y avait guère de miracle. L'auteur égyptien qui était, je crois, Attia Charara, devait fort bien connaître la musique de Ravel et avait su en faire son miel.

D'autres auteurs égyptiens atteignaient alors la célébrité internationale. Leurs inventions mélodiques commençaient à être appréciées au-delà du monde arabe. Tel était le cas du grand Mohammed Abd'ul Wahhab. Je me rappelle certains de ces chants alors en vogue. J'avais vaguement appris : « Kidma outini, y a aïni..., (deux escarboucles, mes chers yeux...) », courte phrase musicale introduisant les premières mesures du nocturne en Si bémol mineur de Chopin. Je me rappelle « ijri, ijri é », danse très à la mode que de

jeunes hommes chantaient en cœur dans les rues à demi-champêtres de notre quartier. Enfin, il y eut ce que l'on me désigna comme étant : « la chanson du blé », une mélopée pour voix masculine et orchestre, se transformant vite en hymne pour chœur en forme de suite de gammes montantes.

Ce qui était à la mode venait alors d'Égypte. Tout ces airs, ces chants n'éclipsaient cependant ni la musique savante de tradition andalouse ou maaloof, ni les traditions populaires faisant appel à de vastes tambours et à des instruments à vent, proches, pour les uns de la cornemuse et pour d'autres du hautbois (ghaïta) et de la clarinette (zorna). On jouait de ces instruments dans les rues où passaient parfois de petites formations en costume des îles Kerkenna, avec chéchias rouges à longs glands décoratifs, tuniques évasées et pantalons bouffants, les uns et les autres plissés et d'une blancheur parfaite.

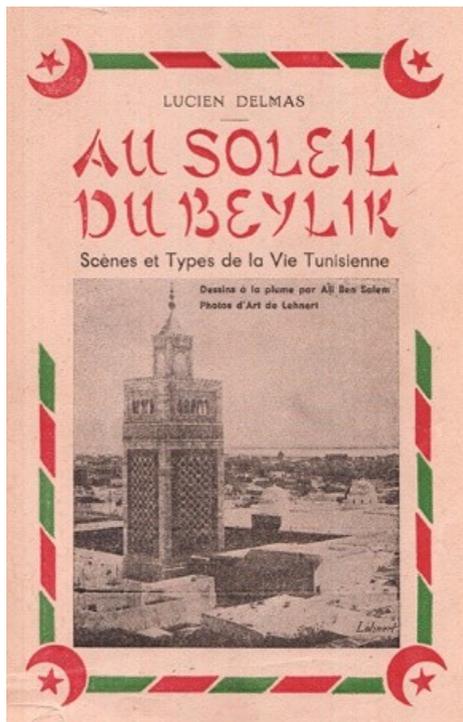
Certains de ces instruments à anche, étaient, par ailleurs, utilisés dans les fanfares des unités militaires tunisiennes. Après leurs années de service, les musiciens soldats complétaient leur retraite en venant jouer dans des quartiers à dominante française. C'est ainsi que l'on entendait parfois *La Madelon* jouée à la ghaïta ou à la zourna.

Il ne faut pas oublier le violoniste juif que l'on pouvait entendre dans le quartier « du passage à niveau », là où surgissait parfois le train reliant Tunis à la Marsa selon deux itinéraires, dont l'un longeait le chenal puis les plages, tandis que l'autre, plus à l'est menait à l'aéroport et aux villages ruraux, bordant la lagune ou bahira. Le conteur chantait et s'accompagnait d'un violon dont le chevalet défilant avait été remplacé par un bouchon. Il psalmodiait une histoire de cape et d'épée se déroulant au « grand siècle ». Dans notre décor quotidien que nous pensions modeste et prosaïque, il ressuscitait la vie des châteaux, des chevauchées et des combats d'une époque où l'élégance était reine ; bref, tout un monde héroïque et chamarré était évoqué par le troubadour juif.

Les lettres

Avait-il lu Alexandre Dumas ? Michel Zevaco ? Ou l'*Histoire de France* de Lavisse ? En Tunisie, les juifs, même les moins fortunés, lisaient beaucoup, vendaient de vieux livres. Plusieurs d'entre-eux brillaient par l'étendue de leurs connaissances philosophiques. Beaucoup enseignaient et parmi ces derniers certains devaient enrichir la production littéraire de langue française.

Dans cette littérature, de description ou d'imagination, certains romans ou tableaux satiriques connaissaient un succès d'estime ne dépassant guère des frontières tunisiennes comme *Au soleil du Beylik* ou *Les aventures de Ragabouch*.



Au soleil du Beylik par Lucien Delmas

Peu après la guerre, survint une œuvre d'une haute valeur littéraire : *La Statue de sel* d'Albert Memmi. Ce récit autobio-graphique et méditatif connut un juste retentissement. Le titre évoquait le péril de tout regard rétrospectif, péril auquel selon la Bible, n'aurait pu se soustraire la femme de Loth.

L'auteur contait sa jeunesse dans une famille juive besogneuse, mais somme toute joyeuse, ses études, sa quête du savoir, ses interrogations, puis son entrée dans le corps professoral du lycée Saddiqi.

Le récit montrait à quel point un juif pauvre et arabophone pouvait être proche des Tunisiens musulmans y compris dans leur revendication à l'égalité. Hélas, le contre-coup de féro-cités démentielles propres surtout aux Européens devait conduire le monde juif à se faire guerrier, caparaçonné, intraitable. Bien des juifs tunisiens abandonnèrent le pays natal pour se replier vers les montagnes de Sion. Fallait-il que les Palestiniens fussent seuls à expier la faute de l'humanité entière alors qu'ils en étaient peut-être la partie la moins coupable ?

Je n'eus pas la chance de connaître Albert Memmi, mais j'eus pour professeur son épouse lors de ma première année universitaire à Tunis. Elle fit beaucoup pour ma conscience politique en me montrant l'imposture de la prétendue science des races qui avec d'autres inspirait les absurdes devoirs d'inhumanité dont le monde dit moderne devait tant souffrir. En tant qu'enseignante, elle me confirma dans le goût des études germaniques auxquelles la musique et la philosophie semblaient alors m'appeler.

Plus tard, après l'indépendance, devaient affluer les grands esprits tunisiens d'expression tant arabe que française. Ils firent assaut d'intelligence pour parler avec mesure et clarté des questions les plus brûlantes du monde musulman.

A tout seigneur, tout honneur. Citons d'abord le prestigieux Abdul Wahhab Meddeb dont les livres et les enseignements, notamment sur France Culture, ont tant fait pour démentir la fatalité de certains antagonismes.

Ne pouvant citer tous ses contemporains, je laisse leurs souvenirs surgir en ma mémoire.

Parmi ceux que j'ai rencontrés et avec lesquels je me suis entretenu, je me rappelle Mohammed Aziza, auteur de poésies et de prose poétique en

français comme en arabe et dont l'ouvrage, *l'Astrolabe de la Mer* connut un succès certain.

J'eus la chance de rencontrer et de me lier d'amitié avec l'historien Hicham Djaït. Son étude minutieuse sur la ville de Koufa a dévoilé beaucoup de ce que fut la civilisation proprement musulmane à sa naissance avant la fin du premier siècle de l'Hégire.

Une mention particulière revient à mon ami et compagnon de travail Mohammad Fayçal el Qaroui qui tint pendant quelques années une chaire d'éthique musulmane à la faculté de droit de la Sorbonne et qui se laissait appeler l'Imam du quartier latin. Ce grand lecteur, féru de psychanalyse et ami de Pierre Legendre ne s'en laissait pas compter en matière de charia et savait distinguer la foi de la convenance. Nous avons travaillé ensemble sur certains projets. La vie nous a souvent séparés, mais quand il lui arrive encore de nous rassembler, c'est la joie. De même, ma mémoire reste très attachée à l'ancien conservateur général de la bibliothèque nationale tunisienne, auteur d'un ouvrage de belle venue et de grande élévation sur le pèlerinage à la Mecque Ezzeddin Guellouz, mon presque voisin. Il y a aussi les chercheurs et écrivains très connus que je ne saurais citer tous du fait de leur nombre, tels que Mohammad Talbi ou le tout récent auteur de *Nous n'avons pas lu le Coran*, Youssuf Saddik. Enfin, le nom de Mehdi Belhadj Kacem, véritable prodige dans le monde des lettres et de la pensée, auteur de *Cancer* et *l'Après Badiou*, ne saurait être absent de cette évocation même s'il appartient à une époque toute récente.

La danse

S'il est un domaine qui mit pour moi l'Espagne à l'honneur, ce fut celui de la danse.

Un spectacle qui me parut réunir superbement l'harmonie des gestes et la force de leur expression fut celui de Jose Torres, accompagné à la guitare et s'accompagnant lui-même aux castagnettes sur la scène du Théâtre Municipal. Bientôt, je devais découvrir les grandes œuvres classiques grâce aux « Tournées du Marquis de Cuevas ». Je me rappelle le nom du danseur

étoile qui était alors Serge Golovine. Le marquis, directeur du ballet était espagnol et sa troupe, principalement russe. Les ballets de Tchaïkowski constituaient une grande partie du répertoire, mais aussi, ceux d'auteurs français : *Copelia*, *Gisèle*, *Sylvia*... je jugeais alors que tout cela relevait de l'excellence académique et j'avouais sans honte mon faible pour les solos expressifs d'Espagne, puis, des années plus tard pour la mise en chorégraphie de grandes œuvres sympho-niques par Maurice Béjart. En tout cas, les ballets auxquels j'assistais à Tunis permettaient d'apprécier la richesse et la variété combinatoire des décors du Théâtre Municipal.

De décors artificiels, il n'était guère question pour les danseuses arabes que j'eus l'occasion d'apprécier dans des cours intérieures ou des salons de réception. L'ondoiement de leurs hanches me paraissait évocateur de délices insoupçon-nés, ce qui mécontentait fort ma mère pour qui de telles danses n'étaient pas « correctes, selon nos critères ». Pour les arabes, la surabondance des jambes, certes gainées de blanc, mais ne cessant de se dégainer de leur tutus frissonnants devait provoquer, eux aussi, scandale et attrait invouable. D'un côté comme de l'autre, les dames patronnesses devaient marmonner que, « partout, les hommes étaient tous les mêmes » tandis que les messieurs les plus vertueux en disaient autant des femmes.

Il faut reconnaître que la danse est la célébration du mystère qu'il est commode d'appeler Amour et comme telle, ne souffre pas la négligence, le relâchement, la médiocrité.



Danse orientale

Nous eûmes une fois, chez des amis tunisiens, l'occasion d'apprécier une chanteuse-danseuse aux gestes sobres et vêtue d'un tailleur strict. « Voici une artiste enfin con-venable », entendais-je autour de moi. Cependant, quand le spectacle qu'elle avait composé atteignit un comble d'exaltation, elle exécuta une danse du ventre dans les règles de l'art. J'étais éberlué. Comment pouvait-elle agir avec tant de vigueur et de subtilité sur des aponévroses de muscles abdominaux ? J'apprenais alors les sciences naturelles au lycée et j'étais interdit d'admiration. Mes parents concédaient « qu'il lui avait bien fallu sacrifier à ce rituel une fois dans la soirée » ce qui n'ôtait rien à la respectabilité de la dame.

Quelques années plus tard, alors que je faisais mes débuts à l'ambassade de France à Alger, je devais comprendre, un soir, l'esthétique de la danse dite « orientale ». Il s'agissait d'une combinaison complexe, de nature largement abstraite de mouvements ondulatoires de diverses amplitudes et fréquences. Al Kharwarizmi aurait peut-être su énoncer l'algo-rithme, régissant un tel art régi par les mathématiques.

La peinture

Une femme sous un tailleur m'avait fait entrevoir ce que pouvait être la sensualité féminine, tandis que ses mouvements suggéraient l'harmonie des lignes enchevêtrées. De pareilles découvertes étaient possibles parfois dans les galeries de peinture de Tunis. Je me rappelle y avoir vu Adam et Eve dont les corps étaient de pures expressions de surprise face au mystère de leur flagrante différence.

Il faut dire que parmi les peintres de Tunis existaient de quasi professionnels se réclamant de diverses écoles de l'art moderne comme l'expressionnisme, le fauvisme, le cubisme, sans parler de l'impressionnisme devenu alors presque académique. Je fus particulièrement séduit par les œuvres se réclamant ouvertement du surréalisme.

Mes camarades et moi passions de longs moments dans ces galeries, déterminés que nous étions de tout comprendre de la peinture contemporaine.

Un de nos condisciples finit par entrer à l'école des beaux-arts et à exposer, alors que les études ordinaires avaient paru l'ennuyer prodigieusement. Il s'appelait Dyens, mais j'ai oublié son prénom, peut-être était-ce Robert ? Paraissant démentir son peu d'attrait pour les études « livresques » était son assiduité à la grande Bibliothèque nationale du souk El Attarine. Cependant, je m'aperçus que c'était, en fait, pour contempler et étudier les livres d'art concernant toutes les époques. Parfois, il m'appelait vers sa table pour me

montrer une œuvre qu'il jugeait particulièrement belle et marquante dans l'histoire de l'art.

Je ne manquais donc pas de maîtres initiateurs en matière de peinture.

Quand nous regagnâmes la maison familiale du quartier des Épinettes et que je m'inscrivis à la Sorbonne, je fus vite un visiteur des plus assidu du Palais de Tokyo, alors seul grand musée d'art moderne de Paris. Je n'y était pas dépaycé mais j'y découvrais un monde dont j'avais à peine imaginé l'immensité et la complexité.

Les « scènes de genres » que mes parents devaient rapporter de Tunisie semblaient bien surannées mais non moins attendrissantes. Il y avait notamment un tableau de Dinét représentant des paysannes de Bou Saada.

Conclusion

Que dire de toute cette effervescence en ces temps de ma prime jeunesse?

Pour reprendre le jeu de mots habituel, je dirais qu'il y avait en Tunisie « Bouillon de culture » et que de peu s'en fallut qu'il y en eut bouillonnement. Il est difficile de ne pas penser qu'une familiarité encore plus croissante et cordiale entre les différentes composantes de la population tunisienne aurait fini par périmer l'ordre colonial dans une sorte de consentement mutuel. De fait, il y eut péremption, mais grinçante.

A rassembler mes souvenirs, il me semble que chaque famille avait son propre cercle d'amis des « autres » communautés, mais que les cercles ne communiquaient pas entre eux. Par exemple, dans notre quartier, était un membre actif et acteur assidu de l'*Essor*. Or, il était aussi professeur d'Arabe. Il partageait certainement la vie intellectuelle des musulmans arabophones, mais nous n'en avons rien su. Nous ne le connaissions que par ses rôles dans des pièces de Molière, Le Sage ou Régnard.

Que d'entretiens et dialogues perdus !... Au total que de carences dans un échange culturel qui à première vue était fort riche. Disons que toute culture,

pour être respectée, doit être encouragée dans sa gourmandise d'altérité. C'est cette évidence que m'auront révélées mes années de jeunesse en Tunisie. École Diderot à Constantine.



Louis Veillot

Annie Krieger-Krynicky



Louis Veillot (1813-1883)
Journaliste et polémiste, ancien secrétaire
du général Bugeaud en Algérie

Ce fut un épisode assez peu connu dans la carrière mouvementée de ce personnage, rédacteur en chef du journal *l'Univers*, de ce catholique ultramontain, tour à tour légitimiste, farouche républicain, rallié à Napoléon III avant d'être son adversaire résolu. Il était né dans le Loiret d'une famille très pauvre; le père, tonnelier, s'installa à Bercy, la mère tenant une gargote pour les bateliers de la Seine. L'école révéla ses dons; autodidacte, il fut placé comme clerc d'huissier avant de devenir journaliste à *L'Écho de la Seine Inférieure* à 22 ans où il fit ses classes à la rubrique des Théâtres. Ses cours d'escrime lui furent utiles car il devint un duelliste acharné contre ses confrères journalistes de tendances opposées. Alors qu'il penchait pour Béranger, un voyage à Rome en 1838 entraîna sa conversion au catholicisme

le plus rigoureux. Le préfet de la Dordogne le réclama pour diriger un journal ministériel : le *Mémorial de la Dordogne*. C'est dans ce département qu'il rencontra le général Bugeaud qui y était propriétaire terrien. Lorsqu'il fut nommé en Algérie pour prendre le commandement de l'armée, il demanda à Louis Veillot d'être son secrétaire . Il en tira une sorte de journal très pessimiste car les défaites s'accumulaient mais il rendait hommage au général dont la stratégie fut payante et dont la victoire à la bataille d'Isly renversa la situation.. Attaché au cabinet de Guizot il en démissionna en 1843 et entra au *Figaro* d'Alphonse Karr. Ce fut le temps de son militantisme en faveur du pouvoir temporel du pape et de ses attaques contre le clergé de France plus gallican. « C'était un religieux qui adore Dieu en grinçant des dents » selon ses contemporains. Le maréchal Bugeaud le fit entrer à l'Esprit public, institution qui dépendait du Ministère de l'Intérieur et de la Police avec de substantiels émoluments. Il se lasse et rejoint *L'Univers*, journal religieux ultramontain et commence une carrière de polémiste. On l'appelle « l'insulteur public ». Il traite ses adversaires de « cuistres, Diafoirus, greluches... Henri IV de pourceau pour ses mœurs et Lord Byron de bouc ». Il considère la révolution de 1848 : « une notification de la Providence ».

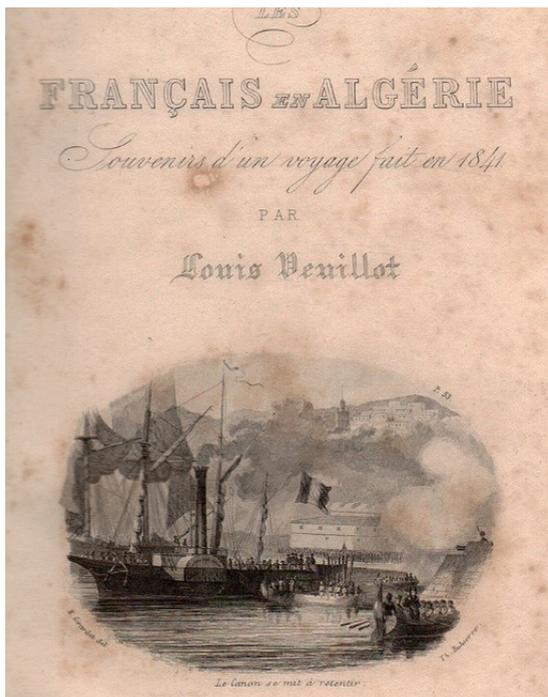
Républicain, il applaudit aux révolutions qui incendient l'Europe : « Que la république mette l'Église en possession de la liberté, il n'y aura pas de meilleurs républicains que les catholiques français. » (in *L'Univers* - 26 février 1848). Il publie une biographie de Pie IX mais le clergé français le désavoue et *L'Univers* est l'objet d'une condamnation par l'archevêque de Paris en 1853. Montalembert prend sa défense mais en se demandant si « cet irascible polémiste était un vrai chrétien ». Le pape l'appelle à Rome où il plaide sa cause et le condamne pour la forme mais non sur le fond. En 1859, il publie dans *L'Univers*, l'Encyclique de Pie IX qui condamne la politique italienne de Napoléon III. Un décret impérial ordonna la suppression du journal qui ne reparaitra qu'en 1867. Pour être de nouveau interdit en 1874, car, fidèle à ses convictions ultramontaines, il avait attaqué le gouvernement italien, coupable d'avoir supprimé le pouvoir temporel du pape sur ses états et les avoir réunis à l'Italie. Il mourut à Paris en 1883.

Louis Veillot a laissé de nombreux ouvrages : mêlant, selon la critique, l'harmonie du style à la violence et à la colère. Des romans religieux : *Pierre Saintive* (1840) ; *Agnès de Lauwens* (1842) ; *L'honnête femme* (1844) ; *L'Esclave Vindex* (1850). Des essais : *L'Odeur de Paris* (1848) sur les écrivains contemporains ; *Études sur Victor Hugo* (1885) : Il avait polémique avec ce dernier qui ne fut pas en reste : « Alors ce va-nu-pieds songea de sa mansarde/ Et se voyant sans cœur, sans style et sans esprit / Imagina de mettre une feuille poissarde au service de Jésus-Christ » (In *Eugène de Mirecourt, Les Contemporains*, T 10 1855). Il rédigea après la biographie de Pie IX, une *Vie de Jésus* (1863) et des *Vies de religieux*. Dans *La Papauté et la diplomatie*, il défendit l'infaillibilité pontificale et le pouvoir temporel. Il aimait par-dessus tout la provocation et s'opposer aux idées reçues. On en jugera par son plaidoyer en faveur de Néron : « Néron, fou, féroce, tout puissant et lâche. Et en même temps un lettré, un artiste, un magnifique. Il a en lui toutes les sèves et les lumières de la civilisation romaine. Il en est le fruit suprême, la maturité ». (In *Le Parfum de Rome*, 1865). Le livre sur ses souvenirs d'Algérie, dans la suite du maréchal Bugeaud, n'est pas mentionné.



Statue du Maréchal Bugeaud place d'Isly

Commentaires à propos du livre *Les Français en Algérie, souvenirs d'un voyage fait en 1841* ; Louis Veillot (Mame, Tours, 1873)



Couverture du livre de Louis Veillot

Égaré dans le bac d'un bouquiniste, un livre entoilé, de couleur pourpre, enjolivé tout autour d'arabesques noires. Au centre un caducée doré entouré de lauriers : École supérieure du Mans. Sur la page de garde, une gravure représentant Abdel Kader à cheval au sein d'un combat. Une vignette représente le débarquement de soldats d'un navire arborant le drapeau français en arrière-plan, émergeant de la brume des coups de canon, le fort d'Alger. C'était l'arrivée du général Bugeaud. Louis Veillot, dont il était le

secrétaire, avait écrit en introduction : « Ce n'est ici ni le travail d'un militaire, ni d'un politique. C'est simplement un ouvrage littéraire... Le temps d'écrire une histoire de la conquête d'Alger n'est pas encore venu car l'Algérie n'est pas encore conquise. Ce pays n'est même pas encore connu ... J'ai vu l'Algérie à une époque où le grand résultat aujourd'hui visible (1873) était encore douteux. C'était en 1841 lorsque le général Bugeaud fut nommé gouverneur.

J'avais l'honneur d'accompagner cet homme illustre et j'ai été son hôte, presque son secrétaire pendant les six premiers mois de son administration. Je ne trahirai pas sa confiance en disant qu'il n'espérait pas lui-même les succès qu'il a obtenus. Après dix années d'efforts, l'œuvre de la conquête semblait moins avancée qu'aux premiers jours. Les Arabes étaient organisés et jusqu'à un certain point vainqueurs. Nous avons mal guerroyé, mal administré, mal gouverné. La colonisation était nulle. Nous possédions bien sur le littoral ça et là et à quelques distances de l'intérieur quelques villes. Mais nous y étions prisonniers. La guerre grondait aux portes d'Oran et de Constantine. Il fallait des canons pour aller d'Alger à Blidah. Il fallait une armée pour aller ravitailler nos garnisons captives de Miliana et de Médéah. C'est durant cette époque malheureuse que j'ai visité une partie de l'Algérie mais les événements se pressaient. Nos affaires, conduites par une main habile et vigoureuse, changèrent rapidement de face et firent changer l'opinion. Monsieur le Maréchal Bugeaud a glorieusement servi son pays : bataille d'Isly si courageusement et si habilement gagnée. »

Louis Veuillot déplore seulement que son rêve personnel ait échoué : celui du triomphe du christianisme. Il voulait faire des Algériens « des Français et des catholiques » et il est conscient que « la haute influence du maréchal Bugeaud ne s'emploiera jamais en faveur des catholiques ». Il regrette qu'à la place de la statue du duc d'Orléans, à Alger, on n'ait pas plutôt érigé un monument à la gloire de Saint-Augustin ! Ces réserves, à l'égard de la dynastie régnante, rendent encore plus valable son témoignage en faveur du gouverneur.

Le livre lui avait été demandé par l'éditeur Mame de Tours pour faire connaître « aux jeunes, cette épopée ». Il s'agit sans doute d'un livre de prix destiné aux élèves d'une école de médecine, d'après le caducée, avec l'intention d'attirer des médecins en Algérie qui en manquait cruellement. Du reste, dans un chapitre, il évoque l'état sanitaire et épidémiologique déplorable et dans les notes annexes, les efforts des médecins. Mais il se plaint aussi que les hôpitaux nouveaux, civils ou militaires, ne fassent pas place à des aumôniers ou à des religieuses infirmières. Et il indique dans des lettres à son frère Eugène que l'on était loin dans l'opinion d'être en faveur de la colonisation.

Ce qui rejoint celle de la duchesse de Dino, nièce de Talleyrand, célèbre à l'époque du Congrès de Vienne, et qui tenait un salon à Paris . Elle écrit dans ses *Souvenirs* (Paris 4 septembre 1840) que « le duc d'Orléans en visite, lui a déclaré : On est en mesure de rappeler tout ce qui est en Algérie de troupes et le parti est d'abandonner cette colonie sans regrets, en se disant qu'elle a le mérite d'exercer les soldats et de former des officiers » (*Souvenirs et chroniques* ; Duchesse de Dino, Laffont 2016).

L'ouvrage, de plus de 400 pages, n'est pas homogène, avec des digressions et des polémiques. Il contient des descriptions du voyage et du débarquement ainsi que de la ville d'Alger dont le pittoresque des habitants et leur exotisme est mis en avant. De belles pages mettent en valeur le palais du gouverneur et les agencements intérieurs. Un chapitre est consacré à l'histoire du Maghreb ou Couchant, de l'Antiquité à la conquête arabe. Il compare Coran et Evangile, rêvant d'une conversion générale comme il l'avait espéré à l'avènement de la République de 1848. Du reste, une gravure représente la messe solennelle, célébrée lors du débarquement sur la plage. Une seule est relative aux événements militaires, celle de l'expédition dans les ravins néfastes de la Mouzaïa avec les « files lamentables des ambulances s'étirant après une campagne meurtrière de quelques jours ».

Louis Veuillot, avant tout littérateur, consacre tout un chapitre (XV) à la littérature arabe. Il qualifie les poètes d'épicuriens et transcrit un grand

nombre de pièces de poésie amoureuse grâce à la traduction de M de Toustain, rencontré à Alger et spécialiste de la langue arabe. Il a reçu deux poèmes, l'un sur la prise d'Alger en 1831 et l'autre sur celle de Constantine, écrites par un uléma. « O Mazghanna' (Alger) qui guérira tes blessures ? Certes à celui-là, je consacrerai ma vie / Qui chassera les chrétiens de tes murs ? Tes défenseurs t'ont trahie, sans doute étaient-ils ivres ». Dans la pièce de Constantine, il appelle à la rescousse les autres souverains : « beys de Tunis et de Tripoli , sultan de Fez, bey d'Egypte et sultan d'Istanbul » Une partie est également consacrée à la vie et aux combats d'Abdel Kader (XXI). Il décrit « toutes les formes que l'Algérie offre, le courage des individus, la force agonisante du fanatisme religieux ». La défaite de celui dont il exalte la valeur politique, guerrière et humaine, met d'autant plus en valeur les succès du maréchal Bugeaud qui était alors très contesté dans les milieux politiques en France.

Veillot réserve à la vie religieuse de nombreuses pages, décrivant les églises de Philippeville ou de Mostaganem. Il relate qu'Abdel Kader et ses khalifats ont donné des témoignages de respect au premier évêque d'Algérie, monseigneur Dupuch, installé dans son palais épiscopal d'Alger « face à la mer, en face d'une église dont le minaret porte la croix ». Il le décrit appuyé à Paris par le roi et la reine « mais ayant contre lui une bureaucratie intraitable à Alger comme à Paris » car il reste le bretteur prêt à en découdre ! Certes, il convient que Bugeaud avait permis que des prêtres suivent les colonnes expéditionnaires. Il livre aussi des documents sur l'organisation du culte protestant, autorisé en Algérie par Ordonnance royale du 30 octobre 1835.

Mais il ne cache pas son désenchantement : il ne verra pas revivre les anciens jours de l'évêque d'Hippone, Saint-Augustin. Il a perdu l'espérance en haut de l'église de Mostaganem, « quand il songeait à la longueur des siècles écoulés, depuis le jour où les paroles latines avaient cessé de retentir sur ces rivages ».



La première garnison de Miliana

Louis Veillot

A Eugène Veillot

Notre départ est retardé d'un jour ; j'en profite pour t'envoyer un petit tableau du genre africain qui m'a été présenté à Marseille.

Tu sais que nous occupons, dans l'intérieur des premiers gradins de l'Atlas, une ville nommée Miliana. C'est une conquête de l'an dernier. Déjà deux garnisons, relevées l'une et l'autre dans l'espace des six à huit premiers mois, s'y sont succédé ; une troisième y séjourne en ce moment, dont on a peu de nouvelles. Les communications sont loin d'être libres entre Miliana et Alger, ces deux possessions étant séparées par une distance de quinze à dix-huit lieues. Des bruits sinistres se sont répandus, on n'y a pas pris garde : qu'importe à nos conquérants de France, et même à quelques-uns de nos conquérants d'Alger, la situation d'une petite troupe enfermée dans ses murailles, que d'ailleurs elle garde fort ? Voici, mon frère, ce que c'est que la garnison de Miliana. Je tiens ce que je vais te dire d'un homme que j'ai vu il y a trois jours, encore tout jaune et tout faible de la fièvre qu'il en a rapportée, et cet homme n'est autre que le commandant supérieur de Miliana, le lieutenant-colonel d'Illens , un vieil officier de l'armée d'Espagne, un petit homme à l'air doux et bénin, que son costume et sa mine m'ont fait prendre pendant un bon quart d'heure pour un bon négociant de Marseille, de ceux qui n'attendent que d'avoir ramassé un peu de rentes et marié leur fille pour se retirer dans une bastide, et là, jardiner jusqu'au dernier soupir. Tu vas voir quel bourgeois c'était.

« Je faisais, me dit-il, partie de l'expédition qui chassa de Miliana Mohammed-ben-Sidi-Embarak, khalifat (lieutenant) d'Abd-el-Kader. L'armée

ne savait pas si l'on occuperait cette petite ville, dont la situation est agréable, mais que les Arabes avaient saccagée avant de se retirer, et qui n'était qu'un monceau de ruines. On m'y laissa avec douze cents hommes. Je ne m'y attendais point, je n'avais pu faire aucune disposition, et l'armée, qui partit aussitôt, n'en avait pris aucune. Des vivres entassés à la hâte, quelques munitions, quelques outils, et c'était tout. J'avoue que je ne pus voir sans un certain serrement de cœur nos camarades s'éloigner et disparaître derrière les collines qui entourent Miliana. Le sentiment de ma responsabilité pesa douloureusement sur mon âme. Heureusement que je ne pus pas mesurer d'un coup ni toute notre faiblesse, ni tous nos dangers. Si j'avais connu le sort qui attendait mes malheureux soldats, je crois que j'aurais perdu la tête.

« Je me mis sur-le-champ à examiner notre séjour, je puis bien dire notre prison ; car nous étions cernés de toutes parts, et l'armée n'était pas à quatre lieues qu'on nous tirait déjà des coups de fusil. Je voulais savoir quelles ressources le lieu pouvait offrir. Le mobilier des Arabes est léger : lorsqu'ils s'en vont, il leur est facile de tout emporter avec eux ; ils n'y avaient pas manqué. Ce qu'ils s'étaient vus forcés de laisser était brisé ; toutes les maisons offraient des traces récentes de l'incendie. Nous ne trouvâmes rien que trois petites jarres de mauvaise huile, qui furent partagées entre l'hôpital et les compagnies pour l'entretien des armes, et deux sacs contenant quelques centaines de pommes de terre. On découvrit aussi , dans un silo¹, des boulets et des obus. Du reste, pas un lit , pas une natte, pas une table, pas une écuelle.

Abandonnés au milieu du désert, nous n'aurions pas été plus dépourvus. Chaque pas que je faisais à travers ces funestes mesures, chaque instant qui s'écoulait, me révélait les périls de notre situation. Une odeur infecte régnait dans la ville ; de toutes parts elle offrait des brèches ouvertes à l'ennemi. L'on vint me dire que les spiritueux manquaient pour corriger la crudité de l'eau, que les vivres étaient avariés, et que l'on doutait qu'il y en eût assez pour suffire au besoin de la garnison ; mais cette dernière circonstance m'inquiétait peu. Déjà je ne pouvais que trop sûrement compter sur la mort pour diminuer le nombre des bouches. Plusieurs des soldats que

¹Les silos sont des trous où l'on cache le blé.

l'on m'avait laissés étaient déjà souffrants. Je les voyais silencieux, tristes, promener autour d'eux un œil abattu. Je n'ignorais pas ce que m'annonçaient cette attitude et ces regards.

« On était au milieu de juin. Sous un soleil qui marquait 30 degrés Réaumur, il fallait assainir la ville , réparer la muraille , faire faction , se battre, garder le troupeau, notre unique ressource et le perpétuel objet de la convoitise des Arabes, qui tentaient sans cesse de l'enlever. La mesure que nous appelions l'hôpital fut bientôt remplie de fiévreux, la plupart couchés sur la terre, les plus malades sur des matelas formés de quelques débris de laine ramassée dans les égouts , où les Arabes l'avaient noyée avant de s'enfuir, et que nous avions tant bien que mal lavée. Cependant tout alla passablement jusqu'aux premiers jours de juillet. Le moral et la santé se soutinrent ; nous pûmes à peu près suffire aux fatigues excessives qu'exigeaient les travaux les plus urgents. Mais le mois de juillet nous amena une température de feu ; le thermomètre monta au soleil jusqu'à 58 degrés centigrades ; le vent du désert souffla et dura sans relâche vingt-cinq jours ; les maladies éclatèrent avec une violence formidable ; la diarrhée, la fièvre pernicieuse, la fièvre intermittente , enlevèrent beaucoup de monde et n'épargnèrent personne.

Plus ou moins , chacun en ressentit quelque chose : tous les officiers, excepté un capitaine du génie², tous les officiers de santé, tous les administrateurs et employés, tous les sous- officiers et soldats anciens et nouveaux en Afrique ont payé leur tribut. A peine aurais-je pu trouver, en certains moments, cent cinquante hommes capables d'un bon service actif. Il fallait, en les menant à leur poste, donner le bras aux hommes que l'on mettait en faction.

Ces pauvres soldats, dont le visage maigre et défait s'inondait à chaque instant de sueur, pouvaient à peine se soutenir sur leurs jambes tremblantes ; n'ayant plus même la force de parler, ils disaient péniblement à leur officier, avec un regard qui demandait grâce :

- Mon lieutenant , je ne peux plus aller, je ne peux plus me tenir.

2 Le capitaine Bonafoux.

- Allons, mon ami, répondait tristement l'officier, qui souvent n'était guère en meilleur état, un peu de cœur; c'est pour le salut de tous. Place-toi là, assieds-toi.

- Eh bien ! oui , répondait le malheureux, content de cette permission, je vais m'asseoir.

On l'aidait à défaire son sac, il s'asseyait dessus, son fusil entre les jambes, contemplant l'espace avec ce morne regard qui déjà ne voit plus. Ses camarades s'éloignaient la tête baissée. Bientôt le sergent arrivait, et de la voix sombre qu'ils avaient tous :

- Mon lieutenant, il faut un homme.

- Mais il n'y en a plus. Que le pauvre un tel reste encore une heure.

- Un tel a monté sa dernière garde !

Il fallait conduire , porter presque, un mourant à la place du mort.

- Et ils obéissaient ? dis-je au colonel, qui avait les yeux rempli de larmes.

- Je n'ai pas eu, reprit -il, à punir un acte d'indiscipline. Mais je ne pouvais leur ordonner de vivre. Quelques-uns devinrent fous. Ceux que la nostalgie avait attaqués, ceux dont le cœur était plus sensible, les jeunes soldats qui avaient laissé en France une fiancée qu'ils aimaient encore, furent atteints les premiers, et ne guérissent pas. Après eux, je perdis tous les fumeurs. Le manque absolu de tabac était sans contredit, pour ces derniers, la plus cruelle des privations. J'avais décidé un Kabyle qui venait rôder autour de nous, à nous en vendre, et il m'en avait même apporté trois à quatre livres, qui, distribuées aux plus nécessiteux, prolongèrent véritablement leur vie; mais, pris sans doute par les Arabes, cet homme ne reparut plus. Alors, profitant de quelques connaissances ou de quelques souvenirs qui me venaient je ne sais d'où, je fis faire, comme je pus, avec des feuilles de vigne et d'une autre plante, une espèce de tabac qui fut reçu par ces infortunés comme un présent du ciel. Malheureusement mon invention vint trop tard.

- J'étais forcé de m'ingénier de toutes manières pour combattre mille dangers, pour tromper mille besoins impossibles à prévoir. Afin de lutter contre les désastreux effets de la nostalgie, j'avais organisé une section de chanteurs qui deux fois par semaine essayaient de récréer leurs camarades,

en leur faisant entendre les airs et les chansons de la patrie. Les uns riaient, les autres pleuraient. Quand les chanteurs, qu'on écoutait avec un douloureux plaisir, avaient fini, beaucoup regrettaient plus amèrement la patrie absente. Ce mal du pays est terrible ! Je ne savais pas, en définitive, si cette distraction, toujours impatiemment attendue, produisait un résultat favorable ou contraire. Mais je n'eus pas à délibérer là-dessus bien longtemps ! La maladie attaqua les chanteurs ; presque tous moururent comme ceux que leurs chants n'avaient pu sauver.

- On nous avait abandonnés si vite et avec une si cruelle imprévoyance, que dès les premiers jours les souliers manquèrent à un grand nombre d'hommes. Je me souvins heureusement des chaussures espagnoles. Les peaux fraîches de nos bœufs et de nos moutons, distribuées aux compagnies, leur servirent à faire des espadrilles. Beaucoup aussi manquaient de linge et d'habillements. La mort n'y pourvut que trop... Quel lamentable spectacle offrait cette pauvre troupe, mal en ordre, déguenillée, mourante ! Parmi tant de misères, c'est encore une souffrance pour le soldat de ne pouvoir quelquefois se mettre en grande tenue.

- Je vous ai dit qu'une partie des vivres étaient avariée. La farine surtout ne produisait qu'un pain détestable ; et encore vîmes-nous le moment où ce mauvais pain nous manquerait, non pas faute de farine, mais faute de boulangers. Comme nos chanteurs, comme nos jardiniers, qui n'avaient point vu germer leurs semences, nos boulangers étaient morts ou malades, et j'eus à plusieurs reprises une peine infinie à me procurer le pain nécessaire au peu d'hommes qui pouvaient manger. Que vous dirai-je ? les bataillons se sont trouvés souvent presque sans officiers, l'hôpital presque sans chirurgiens et sans infirmiers. Ceux qui travaillaient le plus, ceux qui travaillaient le moins, les forts, les faibles, ceux qui avaient pu guérir déjà une ou deux fois, ceux qui semblaient devoir résister à tout, venaient successivement encombrer cet hôpital, d'où j'avais fait emporter tant de cadavres.

- Les Arabes soupçonnaient notre détresse sans la connaître entièrement. Mes pauvres soldats faisaient bonne contenance devant l'ennemi, qui ne nous laissait point de repos. Il fallait presque tous les jours

combattre, et les balles venaient mordre à ceux que la maladie n'avait point entamés. Nos fiévreux enviaient le sort de leurs frères qui mouraient d'une blessure. Ils se faisaient conter les traits de courage qui tenaient en respect les Bédouins Un jour, un brave garçon, un carabinier nommé Georgi , se précipita seul au milieu de trente Kabyles qui attaquaient un de nos avant-postes ; il en perça plusieurs de sa baïonnette, mit les autres en fuite et les obligea d'abandonner leurs blessés, dont il se rendit maître. Ce fut une fête dans la ville et dans l'hôpital ; cette action de Georgi fit plus que tous les médicaments. Mais nous n'avions pas souvent de ces prouesses. Pour poursuivre l'ennemi, il fallait plus de jambes qu'il ne nous en restait. C'était beaucoup de n'être pas absolument bloqués dans nos murs. Au bout de trois mois, vers la fin de septembre, n'ayant que très peu d'hommes à opposer aux attaques réitérées des Arabes, le ravitaillement des postes avancés devenait très difficile. Officiers, médecins, gens d'administration, tout le monde prit le fusil ; je le pris moi-même , et je dus aller à l'ennemi, suivi d'une quarantaine d'hommes, dont quelques-uns étaient à peine convalescents.

- Tout se tournait contre nous. Les fruits que nous offraient les arbres étaient dangereux et se changeaient en poison. L'approche de l'automne n'adoucisait pas cette température qui nous avait dévorés. La mortalité allait croissant. Je remarquai que les Arabes, voulant s'assurer de nos pertes, venaient la nuit compter les fosses dont nous entourions les murs de la ville ; et nous en creusions de nouvelles tous les jours ! J'ordonnai qu'on les fît plus profondes et qu'on mît dans chacune plusieurs cadavres à la fois. Les soldats obéirent; mais leur force épuisée ne leur permit pas de creuser bien avant. Un matin , ceux qui devaient remplir à leur tour ce lugubre office vinrent tout effarés me dire que les morts sortaient de terre. La terre, en effet, n'avait pas gardé son dépôt. Elle était inhospitalière aux morts comme aux vivants. La fermentation de ces cadavres l'avait soulevée ; elle rendait à nos regards les restes décomposés de nos compagnons et de nos amis. Je ne puis vous dire l'effet de ce spectacle sur les imaginations déjà si frappées. Malade moi-même et me traînant à peine , j'allai présider au travail qu'il fallut faire pour enterrer nos morts une seconde fois ; et, afin que mes intentions fussent à l'avenir mieux remplies, je continuai de conduire désormais ces convois

chaque jour plus nombreux et plus lamentables. J'avais beau m'armer de toute ma force, je ne pouvais m'y faire. Je m'étais attaché à ces soldats si bons, si malheureux , si résignés, si braves. Des enfants n'auraient pas mieux obéi à leur père , un père n'aurait pas davantage regretté ses enfants. Je ne me suis pas un seul instant endurci à cette douleur ; je sens que je ne m'endurcirai jamais à ce souvenir !...

- Colonel, lui dis-je, quel était donc le chiffre de vos pertes ?

- Lorsqu'on vint, reprit-il, nous relever, le 4 octobre, nous en avons enterré huit cents.

- Huit cents ! m'écriai-je.

- Au moins huit cents, reprit-il ; les autres, ceux qu'on emmena ou qu'on emporta, étaient malades, et l'on a jalonné le chemin de leurs sépultures. Ni l'art des médecins, ni la joie de leur délivrance, ne les purent remettre. Ceux qui parvinrent jusqu'aux hôpitaux de Blidah ou d'Alger y succombèrent victimes d'un mal incurable. Au sortir de Miliana , il ne s'en était pas trouvé cent qui fussent en état de marcher durant quelques heures ; il ne s'en trouva pas un qui pût porter son sac et son fusil. Lorsque plusieurs mois après je quittai l'Algérie pour venir me rétablir en France, il y en avait encore , à ma connaissance, une trentaine de vivants. Qui sait s'ils vivent aujourd'hui? Je fus un des moins maltraités, et vous me voyez... Eh bien ! nous n'avons pas cessé de travailler ; nous avons exécuté des travaux considérables ; nous avons mis la place en état de défense ; nous avons établi un bel hôpital ; tout le monde, jusqu'au dernier moment, a rempli son devoir. Toujours l'ennemi nous a respectés et nous a craints. La discipline a été jusqu'au bout parfaite ; l'union, la concorde, le dévouement, n'ont pas cessé de régner entre nous. Au milieu de tant de fatigues, de tant de privations, de tant de misères que je ne puis raconter, il n'y a eu que vingt-cinq déserteurs, et ils appartenaient à la légion étrangère : pas un n'était Français.

- Mais, dis-je, colonel, comment se fait-il que ces détails n'aient pas été connus en France ? Je n'avais pas la moindre idée de tout ce que vous m'apprenez , et cependant je me tiens au courant des nouvelles d'Alger.

- Les rapports officiels ont gardé le silence, reprit-il ; cela était trop désastreux. On s'est borné à dire que la garnison de Miliana, éprouvée par le climat, avait été relevée. Cette phrase est devenue célèbre dans notre armée d'Afrique.

- Quoi ! m'écriai-je, pas un mot d'éloge pour cette garnison intrépide ! rien pour honorer les morts, rien pour consoler les survivants prêts à mourir !

- Rien, répondit le colonel ; ces événements ne venaient pas à l'appui du système qu'on voulait suivre, et pouvaient compromettre des réputations plus importantes que les nôtres. Ils furent passés sous silence.

J'étais confondu.

- Je reçus pourtant un témoignage d'estime, continua le colonel : on témoigna le désir de me voir conserver le commandement supérieur de la nouvelle garnison, et j'acceptai ; quoique je fusse bien malade, le devoir parlait; je suis un vieux soldat, je n'ai pas plus de raison qu'un autre pour tenir à la vie. Ce qui me creva le cœur, ce fut de voir le peu de précautions que l'on prit pour éviter aux-nouveaux venus le sort de ceux qu'ils remplaçaient.

- Et perdités-vous encore beaucoup de monde ? lui demandai -je .

- Moins que la première fois, me répondit-il ; mais nous n'obtinmes pas beaucoup plus de remerciements..., et je suis encore lieutenant-colonel comme je l'étais alors. Avez-vous déjà vu la guerre, Monsieur ?

- Non, colonel.

- Eh bien, poursuivit le vieil officier avec un pénible sourire, regardez-la de près. Vous saurez que tout n'est pas roses et lauriers dans le métier des héros.

Il se retira ; je restai seul avec un jeune capitaine qui avait assisté à notre entretien.

- Que pensez-vous de ceci ? lui demandai-je.

- C'est comme il le dit, me répondit-il avec une gaieté un peu sombre. Je connais toute cette histoire, et j'aime à l'entendre répéter , pour enseigner la patience à l'ambition du fils de ma mère. Il est sûr que ce digne colonel d'Illens a été indignement oublié. Tout le monde n'a pas les bons postes, et les bons postes ne sont pas toujours ceux où l'on court le plus de danger. La graine d'épinards est sujette à pousser lentement, même lorsqu'on est diligent à la faire arroser de balles. Ce vieux brave retourne en Afrique pour y faire dorer ses épaulettes. Il n'attrapera peut-être qu'un dernier coup de fusil ou une dernière fièvre ... c'est le métier qui veut ça.

Tout soldat doit regarder sa vie de l'œil dont la regarde lui-même un maréchal de France. Les morts rangés autour de Miliana ne sortiront plus de leur fosse pour réclamer contre l'incurie de personne : et quand ils en sortiraient , qu'importe ! C'est peu de chose que la voix d'un mort ; c'est peu de chose aussi que la voix d'un vivant, lorsqu'il n'est qu'un petit vivant. De pareilles importunités ne peuvent rien contre l'éclat de la gloire ou contre l'éclat du grade. En somme, Miliana est conquise. Je ne sais comment on s'y comporte aujourd'hui ; je soupçonne que les jeux et les ris n'y tiennent pas encore leur cour, et que d'Illens , après trois à quatre mois d'absence, n'y verrait pas grand changement ; mais Miliana n'en est pas moins conquise. On finira peut-être par en faire un séjour supportable, et ce sera un nom tout aussi sonnante que beaucoup d'autres à graver sur la pierre tumulaire , dans une couronne de lauriers. Si cela peut faire plaisir à celui qui dormira sous la couronne, quel mal et quelle peine voulez-vous que cela fasse aux autres ? Il y a deux sortes d'insensés dans le monde : ceux qui s'obstinent à vouloir que les hommes soient justes, et ceux qui pensent que Dieu ne l'est pas.



Note sur l'émigration maltaise en Algérie

Micheline Galley

Ces temps-ci, le petit archipel maltais au cœur de la Méditerranée est souvent à la une de l'actualité internationale. Des bateaux où sont entassés des hommes, des femmes et des enfants, cherchant à rejoindre l'Europe par la mer, arrivent dans les eaux maltaises. Le parcours migratoire se déroule du sud (côtes africaines) vers le nord (pays européens). Cela n'a pas toujours été ainsi dans l'aire méditerranéenne.

S'agissant de Malte précisément, au XIX^e siècle, un mouvement migratoire se déploya dans le sens inverse : c'est du nord (des îles maltaises) vers le sud (Egypte, Libye, Tunisie, Algérie) que ce peuple de Malte dut émigrer massivement.

fi malta lâ frâsh u lâ gâtâ

« à Malte, ils n'ont ni lit, ni couverture »¹

Les raisons qui poussèrent de jeunes Maltais à partir étaient essentiellement d'ordre économique : chute des prix du coton et grande misère des paysans.

De toute évidence, la proximité géographique de Malte avec les pays riverains du sud (moins de 300 km séparent Malte des côtes tunisiennes) facilita la migration maltaise, permettant des allers et retours fréquents entre pays d'origine et pays d'adoption², rendant possible même le voyage ultime

¹ Formule entrée dans l'arabe algérien. Je l'ai entendue personnellement dans la bouche de personnes âgées.

² y compris en période de crise. Un exemple : les Maltais émigrés en Egypte se réfugient dans leur île quand éclatent en Egypte de graves épidémies, en particulier la peste (1835 et 1840).

d'une personne émigrée qui, sentant sa mort prochaine, veut rentrer au pays. On rapporte le cas d'une femme, Teresa, qui d'Algérie revint à son village, Mosta, pour y mourir (1911).

Deuxième facteur favorable à l'insertion des Maltais : la proximité linguistique entre la langue maltaise et l'arabe parlé dans les pays concernés. En effet, ainsi que l'ont établi les linguistes – en premier lieu, les Professeurs Ġuże Aquilina et David Cohen – le maltais est fondamentalement sémitique, plus précisément issu d'un dialecte arabe, mais séparé en grande partie du monde arabophone à partir du XIII^e siècle, il a intégré des éléments de langues avec lesquelles il était en contact : les langues romanes et, plus récemment, l'anglais.

Enfin si, au XIX^e siècle, plus de la moitié de ces émigrés maltais choisirent comme terre d'élection l'Algérie³, c'est aussi qu'ils y trouvèrent, avec la présence française à partir de 1830, une situation leur permettant de pratiquer librement leur religion. Catholiques fervents, ils gagnèrent rapidement le soutien de l'Église en la personne du Cardinal Lavigerie.

Il va sans dire que, dans la petite île rurale de Gozo cruellement touchée par la pauvreté, chaque famille ou presque a vu partir un, voire plusieurs, de ses jeunes membres vers les pays d'émigration méditerranéenne dans le courant du XIX^e siècle. Notre propos aujourd'hui porte sur l'émigration en Algérie, à partir du milieu du XIX^e siècle. Durant les longs entretiens que mon amie Maria et moi-même avons eus dans les années 80⁴, celle-ci s'est efforcée de reconstituer dans sa mémoire l'histoire de cette émigration au sein de sa propre famille. Malgré d'inévitables lacunes qu'il ne m'est plus possible de combler, les éléments ainsi recueillis révèlent des constantes qui éclairent

3 On en compte 15 000 dans les années 1880 à Alger, Constantine, Bône. « Les Maltais ont trouvé en Algérie un havre privilégié, une terre d'accueil à leur goût », écrit Marc Donato. Des générations successives y vivront jusqu'aux événements menant à l'Indépendance de l'Algérie : en 1962, on assiste à un véritable « exode » vers la France.

4 Le travail a abouti à un livre (récit de vie avec introduction, commentaires, photos et notes) : Micheline Galley, *Maria Calleja's Gozo A Life History*, Utah State University Press and Unesco Publishing 1994, 248 pages.

cette histoire⁵. Pour les dégager, examinons les deux graphiques qui suivent ; ils sont fondés sur les relations de parenté et font apparaître les mouvements migratoires (émigration définitive en rouge ; émigration temporaire en vert).

Le premier, n° 1, concerne deux frères : Carmel et Antonio. D'un côté, Carmel, grand-oncle de mon interlocutrice Maria (« Ego » dans les graphiques). Il fut le premier de la famille à gagner l'Algérie où, disait-on, il avait bien réussi socialement et épousé une Française, Marguerite. Mais, toujours selon la version familiale, le bonheur s'arrêtait là, car le couple n'avait pas d'enfant.

À l'opposé, son frère, Antonio, resté à Gozo et marié avec une femme de son pays, Maria, avait douze enfants⁶. En vertu de liens fraternels profonds et coutumiers, l'oncle d'Algérie aida considérablement son frère à élever sa nombreuse famille. Comme on peut s'en rendre compte à la lecture du graphique, la générosité de Carmel continua de se manifester en faveur de la jeune génération : les enfants d'Antonio, neveux et nièces, devinrent les bénéficiaires directs du soutien de l'oncle bienfaiteur.

5 Le mouvement migratoire vers l'Algérie commença même avant l'arrivée des Français.

6 Il n'était pas rare à l'époque qu'un couple eut huit, dix, douze enfants, malgré, en même temps, le taux élevé de mortalité infantile.

①

Parenté du côté maternel

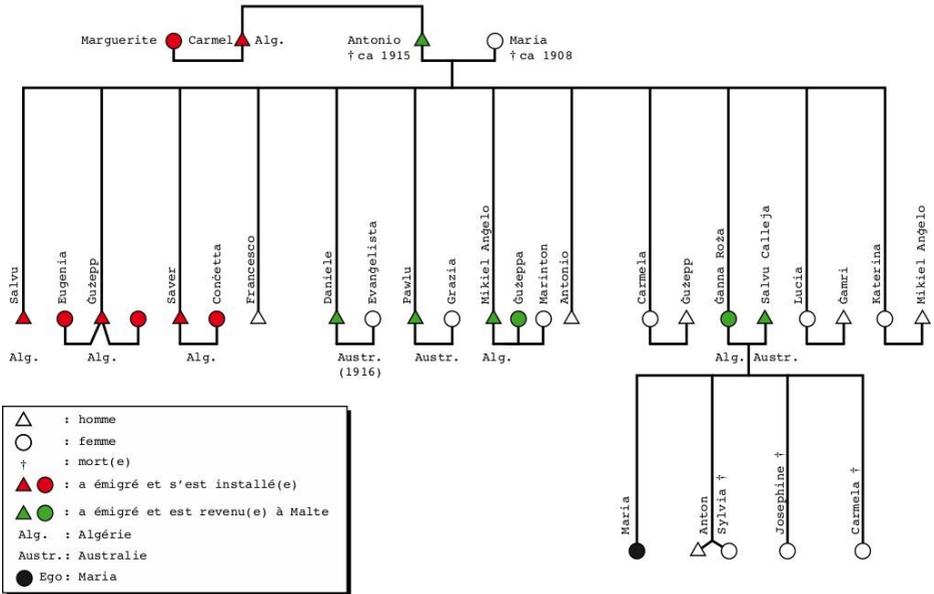


Figure 1

Dès qu'ils furent en âge de travailler, plusieurs d'entre eux allèrent aider l'oncle d'Algérie qui, ultérieurement, facilita leur installation sur place : les trois premiers fils, Salvu, Guzepp⁷ et Saver se fixèrent en Algérie et y prospérèrent. J'indique, à l'aide de la couleur rouge, la permanence de l'installation dans le pays d'émigration. Le septième enfant, Mikiel Angelo⁸, alla comme ses frères auprès de son oncle mais pour un séjour temporaire seulement (indiqué en vert). De même, sa jeune sœur, Ganna Roza, qui tissa une relation affective durable avec la tante et l'oncle d'Algérie ; elle devint, à son retour à Gozo, l'épouse de Salvu et donna naissance à Maria (notre « Ego »)⁹.

7 Devenu veuf, il se remaria.

8 Il se remaria après veuvage ou divorce.

9 Maria fut l'aînée de cinq enfants. De ces cinq enfants, deux seulement restèrent en vie : Maria et son frère, Anton.

Quant aux cinquième et sixième fils, Daniele et Pawlu, ils eurent un autre destin. Peut-être, les circonstances générales étant en train de changer, préférèrent-ils se lancer, en compagnie d'autres jeunes gens de Gozo dont leur beau-frère Salvu, vers un nouveau lieu d'émigration : la lointaine et prometteuse Australie. Nous étions alors en 1916¹⁰. Ils y travaillèrent un certain temps (5 ans dans le cas de Salvu) pour rejoindre plus tard, définitivement, leur île natale ; leur séjour temporaire en Australie est indiqué à l'aide de la couleur verte.

À ma connaissance, les autres enfants, Francesco, Antonio, Carmela, Lucia et Katerina n'émigrèrent pas.

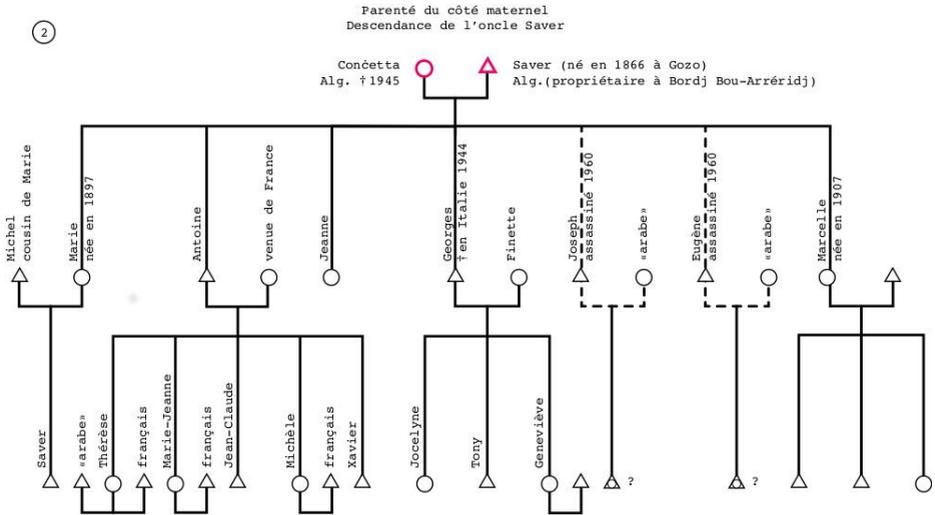


Figure 2

Le graphique n° 2 s'attache à Saver, le troisième fils d'Antonio auquel nous avons fait allusion précédemment. Né à Gozo en 1866, puis marié avec Concetta, il choisit, comme ses deux aînés, de vivre de façon permanente en Algérie. Le prénom français, Xavier, lui fut attribué, remplaçant Saver. Il se fixa à Bordj Bou Arréridj, entre Kabylie et Hauts-Plateaux, opta pour la

10 Leur voyage maritime dura trois mois. Ce fut une véritable odyssee, *a living hell*, « un enfer vivant », écrit plus tard le fils de l'un d'eux.

nationalité française, se présenta aux élections locales¹¹. Dans la famille restée à Gozo, Saver est celui qui suscita le plus d'admiration pour sa réussite. Il possédait terres et troupeaux. On le dit aussi éleveur et grand amateur de chevaux¹².

Le couple Saver-Concetta eut sept enfants. On remarquera que les prénoms maltais ont disparu au profit de prénoms français. Les enfants furent tous scolarisés et formés par l'école française. Il est avéré que les premiers émigrés, pour la plupart analphabètes, prirent conscience de l'importance que représentait l'éducation pour tout individu (Attard 1989). Ils avaient compris que, selon la formule rapportée par Maria, « there is no wealth but knowledge », « il n'est de richesse que les connaissances ». Ils n'hésitèrent pas à scolariser leurs enfants, garçons et filles, dans l'école française.

Y eut-il une évolution dans le choix du conjoint au niveau de cette génération ? Pour Marie, premier enfant, la tendance semble être encore de se marier entre soi : Michel est le fils de la tante maternelle. Pour les garçons, l'épouse « vient de France » dans le cas d'Antoine et Georges épouse Finette qui appartient à une famille émigrée d'Espagne.

La nationalité française s'accompagne de l'obligation pour les hommes de faire le service militaire. Les Maltais d'Algérie participèrent aux deux Guerres : l'écrivain Laurent Ropa fut blessé durant la Guerre de 14-18 ; Georges, fils de Saver, combattit en Italie et fut tué en 1944.

Enfin, Joseph et Eugène, avec lesquels les relations familiales semblent s'être détériorées, vivaient l'un et l'autre avec une compagne dite « arabe », ou peut-être kabyle, mère de plusieurs enfants dont on ne sait rien. Ces deux frères furent assassinés en 1960.

11 Je dois ces précisions à l'amabilité de Madame Marie-Jeanne Groux, petite-fille de la sœur de Concetta. La loi du 26 juin 1889 permettait d'acquérir la nationalité française quand on la demandait.

12 Les Maltais aiment les chevaux qu'ils soignent avec attention. J'ai vu fréquemment à St-Paul's Bay un propriétaire de jeune cheval venir lui baigner les jambes dans l'eau de mer. Signalons, d'autre part, que les Maltais émigrés en Tunisie étaient en majorité des cochers, conducteurs de calèches.

Dans la génération suivante (pour laquelle je n'ai que des informations incomplètes), il est de plus en plus fréquent que les femmes épousent un Français. C'est le cas de Marie-Jeanne et Michèle dont j'apprends qu'elles vivaient en France actuellement. Quant à Thérèse, elle semble s'être mariée d'abord avec un Algérien, puis, en secondes noces, avec un Français. Peu de choses me sont parvenues au sujet des fils, sinon que Saver est mort jeune d'un accident et que Tony était enseignant.

Tous ces petits-enfants de Saver et Concetta vivaient en Algérie¹³. Ils connurent les événements tragiques de la Guerre d'Indépendance et quittèrent l'Algérie, le cœur déchiré en 1962 : ce « Grand Exode » (Attard 1989) les conduisit, pour la majorité d'entre eux, en France.

13 Sauf, peut-être Tony, qui aurait vécu en Suisse (?).

De ce bref survol, nous retiendrons :

- premièrement, la force et la portée de la solidarité de fratrie où le soutien dispensé au frère est total¹⁴ ; il va de soi, se prolonge indéfiniment, s'étend d'une génération à l'autre ;
- deuxièmement, la réussite¹⁵ due au travail acharné des Maltais, mais aussi à leur pragmatisme qui les conduit à se comporter de façon à s'adapter au milieu français et cela par tous les moyens : francisation des noms, scolarisation des enfants, demandes de naturalisation, participation à la vie publique etc.
- troisièmement enfin, la douleur ressentie au départ en 1962, à l'image de Pierre Dimech qui dit avoir été « viscéralement attaché » à Alger, « sa » ville, son port, son Opéra... et y « retourner souvent en rêve ».

Micheline Galley

Directeur de recherche honoraire au C.N.R.S.

14 Une anecdote conservée dans la tradition familiale de Maria rend compte de la solidarité entre frères dans des conditions extrêmes. C'est l'histoire d'un jeune Maltais qui partit en 1828 dans la région de Philippeville à la recherche de son frère, captif des corsaires barbaresques. Ce dernier était enchaîné au fond d'une fosse. Selon la version perpétuée de génération en génération, les enfants lui lançaient des pierres et criaient *ħallī nšūf nsānek*, « laisse-moi voir tes dents ». La raison était que le prisonnier avait une dent « en or ». Il fut, dit-on, libéré par les Français en 1830.

15 Cela n'exclut pas la présence de familles pauvres. C'est le cas d'une femme restée veuve avec enfants qui n'avait de ressources que, dit-on, dans la vente du lait de sa chèvre.

Ouvrages consultés :

Fr Lawrence E. Attard, *The Great Exodus*, P.E.G. Ltd 1989, chapter 3-4.

Marc Donato, *L'émigration des Maltais en Algérie au XIX^e siècle*, Montpellier 1985.

Hubert Ganado, *Rajt Malta tinbidel*, Malta 1974.

Henry Frendo, Manwel Dimech in *Heritage* 16, Malta 1978, 301-304.



Horace Vernet – Souvenirs Algériens

Odette Goinard



Horace Vernet (1789-1863)

Si Horace Vernet a été rendu célèbre par ses peintures, on sait moins qu'il a vécu en Algérie, et même a été l'un des premiers colons.

Né à Paris le 30 juin 1789, Horace Vernet était issu d'une famille de peintres. Son père, Carle Vernet, spécialiste de la peinture militaire, était le

fils de Joseph Vernet, peintre de la Marine. Son grand-père maternel, Jean Michel Moreau, avait peint pour Louis XV les ports de France .

Doué d'un certain talent, il intègre tout naturellement l'atelier du peintre François André Vincent à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris où il exerce son art de 1746 à 1816. Bien que les Vernet fussent traditionnellement royalistes, Horace était un ardent bonapartiste et il a exalté la gloire de l'Empire dans ses lithographies. Il séjourne à Rome sous la Restauration. Nommé membre de l'institut en 1826, il est Directeur de l'Académie de France à Rome de 1829 à 1834. A l'Exposition universelle de Paris en 1855, il occupe, comme Ingres, une salle entière et reçoit la médaille honneur, ce qui le place en tête des peintres de son époque.

A l'avènement de Louis-Philippe, il part pour l'Algérie en 1833. En ce qui concerne sa période algérienne, référons-nous au Livre de Joseph François Aumerat *Souvenirs Algériens* , qui donne des précisions sur son installation dans ce pays, ainsi que quelques anecdotes pittoresques sur la vie qu'il y menait.

Il acquiert une propriété, l'Haouch ben Koula, située aux environs de Boufarik, sur laquelle eut lieu en 1836 un combat important entre le 1er régiment de Chasseurs d'Afrique et les Hadjoutes. L'acquisition fut faite en l'étude de Me Martin, notaire, rue des Consuls à Alger le 7 juin 1833. Le vendeur était M. Victor Amanton, alors Directeur de la colonisation. Horace Vernet était représenté par M. Gallois, Capitaine de vaisseau, demeurant à Alger, hôtel de la Marine. Il s'agissait d'un domaine de 500 hectares, en grande partie irrigables, de vastes bâtiments d'habitation et d'exploitation. Ce domaine lui donna le goût des grandes cultures auxquelles il se livra résolument, sinon par lui-même, au moins en y plaçant des fermiers à gages. Il vint y habiter durant plusieurs années presque tous les hivers , jusqu'à sa revente à la famille Fagard.

On rencontrait souvent Horace Vernet dans la Mitidja, où il était attiré par sa passion pour la chasse, et l'on sait combien le gibier abondait en ce temps-

là. Il chassait à La Réghaïa chez Mercier, à Baraki chez le baron de Vialar³ et de préférence dans les marais de Boufarik. Il ne se montrait pas difficile dans le choix de ses compagnons de chasse et quand il s'agissait de tuer le sanglier ou bien plus simplement des lièvres ou des poules de Carthage, peu lui importait que ce fut en compagnie du Comte de Raousset-Boulbon ou d'un coiffeur de Bab-el-Oued.

Ce coiffeur qui passait pour un chasseur très habile, avait un magnifique lévrier qu'Horace Vernet convoitait. S'en étant aperçu, celui-ci le lui offrit et en échange, l'illustre peintre lui fit remettre quelques temps après un tableau représentant un lévrier grandeur naturelle. La curiosité lui attira bon nombre de clients et bientôt le salon de coiffure devint le plus en vogue.

Il y avait à Boufarik l'hôtel Mazagran très fréquenté par les voyageurs. Horace Vernet y logeait fréquemment. Il avait beaucoup d'estime pour les époux Girard, propriétaires de l'hôtel. Il leur en donna la preuve en faisant don à Madame Girard de deux dessins gravés par Janet, l'un représentant des Arabes dans leur camp, écoutant une histoire, et l'autre une jument défendant son poulain. Cette dernière gravure portait l'inscription suivante : *A Madame Girard à Boufarik, de la part d'Horace Vernet*. Il devint plus tard, pour ses deux amis, peintre d'enseigne. Il leur avait promis depuis longtemps, de faire un tableau représentant la défense de Mazagran, qu'ils auraient placé sur la devanture de leur porte, mais comme il se mit à l'œuvre en 1852, il préféra leur peindre la prise de Laghouat, fait historique plus important que la prise de Mazagran, et dans lequel il pouvait faire figurer son ami, le Général Yusuf⁴. C'est d'ailleurs au Bardo, propriété du Général à Alger, qu'il exécuta cette peinture. Les époux Girard la placèrent à l'intérieur de l'hôtel. Ils ont disparu en emportant le précieux tableau.

3 Voir la biographie d'Augustin de Vialar dans [Les Cahiers d'Afrique du Nord, n° 14](#).

4 Voir la biographie de Yusuf dans [Les Cahiers d'Afrique du Nord n° 9](#).

A son retour d'Algérie, le roi lui donne la direction des travaux du musée historique de Versailles. Chargé de décorer une des principales galeries, il exécute des épisodes de la conquête de l'Algérie.

En décembre 1862, Napoléon III, apprenant que l'artiste était gravement malade, lui écrit : « mon cher Monsieur Horace Vernet, je vous envoie la Croix de Grand officier de la Légion d'Honneur, comme au grand peintre d'une grande époque ». Il s'est éteint à Paris le 17 janvier 1863 et est inhumé au cimetière Montmartre.

Selon Sainte Beuve « il était un homme d'esprit, caractère aimable, une nature droite, honnête, loyale, vive et sensée »

Une commune d'Algérie portait son nom pendant la colonisation française.

Ses séjours en Algérie ont particulièrement inspiré Horace Vernet. Nous donnons ci-dessous une liste non exhaustive d'un certain nombre de peintures réalisées par lui ayant trait à ce pays.

- *La prise de Constantine* 1834.
- *Le conteur arabe* 1835
- *La bataille d'Isly* 1844.

La prise de la Smalah d'Abd-el-Kader 1843. Cette œuvre de 23 mètres de long, peinte en huit mois, lui valut un grand succès au Salon de 1845. Elle est actuellement au musée Condé de Chantilly. Le musée des Beaux- Arts d'Alger conserve une esquisse de ce tableau.

- *Le chasseur de lions*, Collection Wallace, Londres
- *Scènes d'Arabes dans leurs camps*.
- *Le Duc de Nemours faisant son entrée à Constantine*. Musée des Beaux- Arts de Lausanne.

- *La première messe en Kabylie, 1853*. Musée des Beaux- Arts d'Alger.

Bibliographie

- Joseph-François Aumerat *Souvenirs Algériens*. Blida, imprimerie Mauguin 1898.
- Lyne Thornton *Les orientalistes peintres voyageurs*. ACR Edition Poche Couleur. Courbevoie 1994.
- Marion-Vidal Bué *Alger et ses peintres* . Ed. Paris Méditerranée 2000.